

enfant afin d'aspirer sa douce et chaude haleine ; Alice fit un mouvement, la pauvre mère se retira lentement.

— Adieu, adieu, murmura-t-elle encore et d'une voix étouffée.

Elle ouvrit la porte et se disposa à sortir ; mais prête à se séparer pour toujours de sa fille, le cœur lui faillit de nouveau, elle se sentit faible et se laissa tomber à genoux sur le parquet.

— Veille bien sur elle, mon Dieu ! dit-elle ; dans une heure elle n'aura plus que toi.

Elle joignit les mains avec ferveur et demeura absorbée dans ses pénibles pensées.

— Oh ! qui m'eût dit, quand je la recueillis toute petite chez moi, quand je l'approchai de mon sein, quand je la réchauffai sur mon cœur, quand je lui appris à prononcer mon nom avec celui de Dieu, qui m'eût dit, continua-t-elle, que quelques années plus tard je serais obligée de me séparer d'elle, de m'en éloigner pour toujours, de profiter de son sommeil pour lui adresser un dernier adieu, et de partir sans

pouvoir la serrer contre ma poitrine ? Mais c'était ma destinée ; Dieu m'avait choisie pour assurer le bonheur de cette enfant, et maintenant qu'elle est heureuse, Dieu m'enlève à son amour ; je n'étais qu'un instrument nécessaire, à présent que je suis devenue inutile, l'on me brise ! Adieu, mon enfant, adieu, ma chère Alice, adieu, adieu !

Et sa main convulsive lui envoyait des baisers. Et Alice dormait toujours d'un sommeil tranquille.

Madame Warner referma la porte, descendit rapidement l'escalier, rentra dans son appartement, et s'appuyant sur un fauteuil :

— Soigneur, ayez pitié de moi, s'écria-t-elle.

Et son pâle visage était inondé de larmes.

Elle se remit pourtant, se leva, s'assura que personne ne pouvait entrer chez elle, et vint se rasseoir. Son visage était calme.

Elle se trouvait en présence de la mort pourtant

(A CONTINUER.)

UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.

Première Partie.—CHAPITRE VIII.

(Suite.)

Il grimpa lestement sur le rocher et se mit à monter la garde sur la cime, sa carabine en mains.

Les Indiens, muets de surprise, le regardaient sans oser tirer. A la fin, cependant un des plus hardis se décida à lâcher son coup.

Jules qui l'observait du coin de l'œil, s'écoqua la tête, s'arrêta majestueusement, visa l'Indien et l'écarta raide mort. Puis il se remit tranquillement à remonter la garde, comme si rien ne fût arrivé.

Un second Indien tira et eut le même sort que son camarade. Seulement, Jules eut le soin en passant et par un mouvement inaperçu des Peaux-Rouges, d'échanger sa carabine déchargée, contre une autre que je lui tendis.

Les Indiens cette fois étaient en droit de croire que son arme était impuissante, puisqu'ils ne la lui avaient pas vu recharger.

Un troisième guerrier croyant le moment favorable, lança donc son coup en toute sûreté.

Jules, qui s'attendait à cette manœuvre, s'arrêta une troisième fois, abaissa son arme et l'Indien comme ses deux compagnons alla mesurer le sol.

Les Peaux-Rouges parurent frappés de terreur à la vue de ce géant qui se moquaient de leurs balles et qui tirait trois fois avec une carabine à deux coups sans prendre la peine de recharger son arme.

Ils semblèrent se consulter un instant sur ce qu'il y avait à faire. Mais lorsqu'ils virent le géant abaisser sa carabine une quatrième fois et tuer

un des chefs de leur groupe, la terreur s'empara d'eux pour de bon. Ils tournèrent les talons et s'enfuirent à toutes jambes.

Jules les salua encore de deux nouveaux coups qu'il tira avec la carabine d'Edouard que je lui avait passée, puis il descendit en poussant un immense éclat de rire.

— Ha ! ha ! ha ! fit-il, voilà la meilleure que j'aie encore jouée. Elle était peut-être un peu risquée ; mais enfin nous avons réussi. Les voilà maintenant partis pour fournir une bonne course. Si j'avais le temps de les poursuivre, je suis persuadé que je pourrais encore en démolir plusieurs, mais il vaut peut-être mieux remettre la partie à une autre fois.

Le vent sans être cessé tout à fait, avait un peu molli.

Il était près de dix heures du matin.

— Je crois que ce que nous avons de mieux à faire, dit Jules, après s'être dépouillé de son costume, c'est de nous mettre en route.

Nous n'avions tous qu'une opinion là-dessus. Nous parvînmes, après beaucoup de difficultés, à lancer notre canot et à le faire franchir la lisière d'écueils. Après cela quoique la houle nous fatiguât un peu, le vent ne nous était pas trop contraire. Nous déjeûnâmes sur le pouce, mais de grand appétit, entre deux coups d'aviron.

A sept heures du soir, nous prenions terre à la pointe de l'Ours-Dormant où, ayant mis de côté tou-